

## NOBLES DE PAVE - VERRIERS ET HIDALGO Par Witold Zaniewicki

*L'image traditionnelle de la noblesse est celle d'une classe qui marque principalement son souci de distinction par un interdit : la non-participation à des travaux manuels.*

*Les exemples empruntés à trois pays aussi différents que la Pologne, l'Espagne et la France, pour être marginaux, posent tout de même un certain nombre de problèmes quant à la constitution et à l'évolution de cette classe.*

*L'auteur ne conclut pas, ne voulant pas s'autoriser, à partir de ces quelques pages, à élaborer des conclusions qui demanderaient une étude plus approfondie ; il laisse au lecteur le soin de poursuivre.*

En ESPAGNE, les métiers « ignobles » (NDLR : in préfixe privatif + noble = Qui n'est pas noble. La langue française n'a cessé d'évoluer. Le mot ignoble n'avait pas à l'époque, le même sens péjoratif qu'il a aujourd'hui.) sont limités à quatre (orfèvre, tanneur, cordonnier, boucher). A *contrario*, en FRANCE, pays de dérogeance, un seul métier manuel, celui de verrier, est réservé aux nobles. En POLOGNE tous les métiers sans exception sont exercés par la *szlachta*, la noblesse « populaire », c'est à dire de la noblesse de familles qui appartiennent aux plus humbles classes de la société et non à l'aristocratie (et qui forment en certains endroits des densités énormes, voisinant habituellement cinquante pour cent de la population) ; celui de l'exercice habituel des métiers manuels de cette noblesse (en dehors du travail de la terre qui, même dans l'ambiguïté française, n'a jamais fait déroger, lorsqu'il s'agissait de sa terre).

Les manuels scolaires et universitaires attribuent à la noblesse française la curieuse faculté d'échapper à la dérogeance lorsqu'elle exerçait la profession de verrier. En fait, ceci n'est pas pour surprendre lorsque l'on prend connaissance de la réalité médiévale où il fallait être noble pour être verrier : « pour faire un gentilhomme verrier, il faut prendre un gentilhomme ».

Ainsi dans la Montagne Noire et l'actuelle Ariège, les familles **GRENIER, VERBIZIER et ROBERT**, qui ont abandonné la profession des

armes vers le règne de Saint-Louis, forment depuis une « sorte de tribu » adonnée au travail du verre. Elles garderont leur état jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, leurs privilèges et droits nobiliaires étant protégés par un « juge-conservateur » qui n'est autre que le gouverneur de la forteresse de Sommières, dans le Gard actuel. A Gabre (Ariège) l'on dénombre au XVII<sup>e</sup> e. Siècle, 18 familles huguenotes de verriers, toutes nobles, et 33 familles catholiques, dont 5 de nobles verriers ; à coté, à Mamuezin, sur 31 familles protestantes, 15 sont nobles et exercent la profession de verrier. Toutefois, la monarchie centralisatrice tolère avec peine cette plèbe nobiliaire, à qui l'on ne peut faire payer la taille, la religion servira de prétexte pour la décimer ; nombre de ces nobles seront condamnés aux galères pour cause de protestantisme : 22 Robert, 18 Grenier, 6 Verbizier en 1746.

En Normandie, au XIV<sup>e</sup> ème. siècle, seules 4 familles (de Caqueray, Le Vaillant, de Brossard, de Bougars) ont à l'origine le droit de fabriquer le verre à vitre, les autres nobles fabriquant le verre à boire. A la fin de l'Ancien régime, les gentilshommes verriers ont gardé par privilège le droit de fabriquer le « verre à fêrule » (verre à vitre et à vitrail), les autres ouvriers d'origine roturière fabriquant le verre commun ou commercial (verre à boire, flacons, etc.).

A la verrerie de Routhieux, créée en 1350, près du Buisson, en forêt de Lyons, et forte de 400 ouvriers au XVIII<sup>e</sup> è. Siècle, un atelier noble comprend 8 gentilshommes (2 cueilleurs, 3 bossiers, 3 ouvriers) auxquels il faut ajouter un enfant apprenti, sorte de petit page d'un genre nouveau. Le cueilleur retire des creusets la matière en fusion avec la canne, le bossier souffle le verre en « bosse », l'ouvrier (le plus élevé dans la hiérarchie du travail) constitue avec cette matière le verre à fêrule. Un exemple de carrière professionnelle nous est donné par un noble verrier, « ouvrier et seigneur », Le Vaillant, seigneur de Charny, né en 1725. A 17 ans, il a terminé son apprentissage, il devient alors cueilleur à 40 sols par jour, un an après il est bossier à 50 sols par jour (plus 150 litres de vin pour 256 journées de travail), à 23 ans, il gagne 3 livres 10 sols par jour, à 25 ans, 4 livres (plus le vin). A 30 ans, il est ouvrier à 6 livres par jour, ce qui est très rémunérateur.

La vie d'un noble verrier se partage entre la période de travail la « REVEILLÉE » et la vie mondaine. Il a passé contrat avec le maître verrier qui, à cette occasion, lui a offert un chapeau brodé (un pot en argent étant offert à un roturier) Par ce

contrat, il devient l'hôte du maître, il loge au château attenant à l'usine, mange à sa table, possède un cheval et un chien et participe aux chasses. Il se change pour les repas et porte l'épée en dehors de l'atelier. Le maître et ses verriers offrent ainsi le plus bel exemple de continuité avec les habitudes médiévales, tissées de liens personnels et basés sur la vie communautaire.

A la révision de la noblesse en 1661, les gentilshommes verriers normands sont reconnus nobles. A l'armée de Condé, la tribu des Caqueray émigrés est si nombreuse que ses membres cherchent à former une compagnie ; on les disséminera pour ne pas les perdre tous en même temps au combat. En Franche-Comté, on peut noter également l'existence de villages de verriers où les habitants sont pratiquement tous nobles (Petite et Grande Loye, Cottier, Gendrey, Chateau-Balançon). Le cas exceptionnel d'un métier réservé à l'origine à la noblesse témoigne d'une réalité nobiliaire différente de la lecture que nous en faisons. Les stratifications sociales, basées en fait sur des estimations de dignités et d'honneur, se distinguent des stratifications économiques.

En Espagne, les quatre métiers « ignobles » qui entraînent la dérogeance sont ceux d'orfèvre (réservé aux Juifs) et ceux de tanneur, de cordonnier et de boucher (réservés dans d'autres civilisations aux hors-caste comme métiers de sang). Pour des raisons économiques, Charles III, par une cédula du 18 Mars 1783, supprime juridiquement cette notion. Il est à noter par ailleurs qu'en Espagne du Nord, qu'il s'agisse de pays de fueros (Guipuscoa) ou de pays castillans (Montana de Santander), la noblesse populaire qui atteint le record mondial de densité de population noble (avec 100% de nobles dans les deux provinces citées) exerce sans aucune restriction tous les métiers, y compris les métiers réputés ignobles dans les autres Espagnes.

En fait, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle voit se marquer une rigueur accrue dans la définition de la

noblesse, comme dans le reste de l'Europe des lumières où les monarchies absolutistes n'admettent pas la réalité d'une noblesse non aristocratique ; ne seront plus considérés comme nobles que ceux qui « vivent noblement ». Le roi d'Espagne est forcé de respecter le particularisme des Basques et de Navarrais, aussi ce seront les petits hidalgos castillans du Nord qui perdront leurs droits nobiliaires et seront envoyés au service militaire : pour le seul Léon, le dénombrement de 1768 donne 65.000 nobles, celui de 1797 n'en donne plus que 27.000 et celui de 1797, 17.000 seulement, soit une perte de 2/3 rejetés dans la roture. Ainsi le chiffre total des nobles espagnols, qui était de 722.000 en 1768, n'est plus que de 480.000 en 1787 et de 403.000 en 1797, soit une réduction d'environ 45 % en une génération.



Avant cette grande mutation sociale, la réalité nobiliaire hispanique peut-être saisie pour le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le centre d'études de la Montana de Santander a publié en 1952 une liste de 33.198 noms, tous nobles, relevés par les agents de recensement chargés d'établir le cadastre ordonné par le marquis de la Ensenada, ministre de Ferdinand VII (roi 1746-1759). Ces noms d'hidalgos sont ceux des habitants des 49 juridictions (villes, villages, vallées, etc.) qui constituent la Montana (en fait la population était plus nombreuse :

l'épouse, les enfants de moins de 18 ans et les domestiques ne sont pas comptabilisés et figurent à la suite du nom du chef de famille ; le clergé n'est pas recensé).

L'activité principale des habitants de la Montana est le travail de la terre, aussi le nombre de cultivateurs est-il plus important. Mais beaucoup d'hidalgos sont obligés d'exercer une activité annexe. Le cadastre nous restitue ainsi la vie quotidienne des vallées en nous citant les activités professionnelles de leurs habitants qui les exercent sans perdre leur noblesse, même s'ils sont déclarés officiellement mendiants (le « pobre de

solemnidad », pauvre véritable, a droit de mendicité à la sortie des églises). A côté des cultivateurs, propriétaires et journaliers, il faut citer les bouviers, les bergers (de bovins et de porcs ou mérinos), les muletiers (qui conduisent le sel des Salines royales et qui possèdent suivant leur degré de fortune une à cinq mules), les « agostadéros » chargés des enclos pour les troupeaux de la Mesta, enfin les pêcheurs et les professions de la mer (calfats, charpentiers, etc.). Toutes les activités artisanales sont représentées : tonnelier, forgeron, serrurier, tailleur de pierres, tisserand, etc. Beaucoup travaillent le bois et fabriquent des outils agraires qui sont utilisés sur place ou « échangés » en Castille centrale contre du blé. Les femmes sont couturières, filent la laine et le lin. Certains nobles émigrent saisonnièrement vers l'Andalousie, comme ouvriers agricoles, ou vers Madrid, comme limonadiers. Les plus instruits exercent sur place une profession libérale : écrivain public, notaire, pharmacien, avocat, médecin, boutiquier, barbier, instituteur, etc.- tout en continuant la plupart du temps à travailler la terre.

En contradiction avec ses actes de restriction de noblesse, dictés par son ministre Campomanès, Charles III rappelle dans une ordonnance de 1775 que la « noblesse de sang » (la *Hidalguía*) ne peut se perdre, quelle que soit la profession exercée pour subvenir aux besoins et qu'il est interdit d'empêcher les nobles de pratiquer celle qu'ils désirent. Cette « noblesse de sang » est la caractéristique commune des noblesses « populaires » de l'Espagne du nord dont l'origine est double : la « *limpieza de sangre* » oppose le vieux-chrétien du Nord, réputé noble, à l'Espagnol métissé de Maure et de Juif du centre et du Sud : les « *fueros* », privilèges d'exception du Pays Basque et de la Navarre, rattachés aux Espagnes par un simple lien personnel avec le roi, tendent à faire considérer de droit les habitants comme des citoyens, des égaux, des fils de quelqu'un (*hijos de algún*), en un mot des *hidalgos*.

En Pologne, la noblesse comprenait, du XVI<sup>e</sup> à XIX<sup>e</sup> siècles, d'après les travaux les plus récents, 16 à 20 % de la population catholique, 8 à 12 % de la population totale, si l'on tient compte des minorités juives et orthodoxes, chiffres énormes par rapport aux chiffres modestes de l'Europe occidentale. Certains districts ont plus de nobles que de serfs, en Masovie et Podlasie. Un peu partout certains villages (le *zascianek*) sont entièrement nobles. Cette petite noblesse n'a aucun caractère aristocratique, elle se place non juridiquement (les nobles polonais sont tous égaux entre eux, dans ce pays qui n'a pas connu la

féodalité), mais économiquement, au-dessous des magnats et demi-magnats, seigneurs d'immenses propriétés ou de quelques villages, au-dessous des moyens nobles qui n'ont qu'un village ou deux, au-dessous des gentilshommes campagnards (noblesse *folwarczna* ou exploitante), propriétaires d'une ou deux exploitations manoriales qu'ils dirigent mais qu'ils ne travaillent pas de leurs mains.

Pour cette période, on peut distinguer le *szlachcic*, qui possède une terre et celui qui n'en possède pas. Dans le premier cas, on peut établir une division en deux classes économiques : le noble de parcelle (noblesse *czastkowa* ou parcellaire) se situe en haut de l'échelle car s'il travaille la terre de ses mains, l'importance de son bien nécessite l'aide d'une ou de deux familles serves.

Le « petit agriculteur noble », lui, ne dispose que de l'aide apportée par sa famille ; il vit souvent dans un village noble (nobles *zagrodowa* ou *zasciankowa*, de bourg ou de faubourg). et ne se différencie des paysans habitants les villages roturiers (le *wies*) que par la dispense d'obligations seigneuriales et la possession de droits politiques. Dans le deuxième cas, il s'agit de la noblesse *golota*, c'est à dire nue. Le plus nanti est « le noble de redevance » (noblesse *czynszowa* ou censitaire), qui se place comme colon sur la terre d'un seigneur à qui il paye redevance (alors que pousser sa charrue sur sa propre terre n'a jamais été un cas de dérogeance en Occident, travailler la terre d'un autre set un cas net de dérogeance, en France par exemple). Au plus bas de l'échelle se trouve l'ouvrier agricole des grands domaines et le « noble de pavé », misérable et souvent asocial, appartenant à un véritable « lumpen-prolétariat » des villes, mobilisé de temps en temps aux fins de manifestations politiques grâce aux droits nobiliaires qu'il possède. Entre ces deux classes, on peut situer « l'artisan noble » rural ou citadin (le moins connu et dont le cordonnier Jan Kilinski, chef de l'insurrection de Varsovie de 1794, est peut-être le meilleur exemple) et le « noble de service » qui forme non seulement l'appareil administratif des manoirs des grands et des moyens nobles, mais aussi leur domesticité. Le 1er février 1783, Françoise Krasinska écrit dans son journal, en parlant des valets de chambre :

« *Quand ils se sont rendus coupables de quelque faute, le maître d'hôtel leur donne le fouet. On commence par faire étendre par terre un tapis, car le parquet découvert n'est bon que pour les domestiques qui ne sont pas nobles* ».

Afin de faire porter le poids de l'impôt et du service militaire par le maximum de la

population polonaise, le gouvernement tsariste limita systématiquement l'appartenance à la noblesse par une série de mesure (oukases de 1797 à 1808 obligeant à l'établissement de preuves écrites, confiscations de biens après l'insurrection de 1830, déportations dites « transferts forcés » des nobles sans terre vers l'Est et le Caucase, de 1831 à 1846). Ainsi la petite noblesse qui atteignait, en 1772, 211.000 personnes (sur 486.00 nobles) dans les sept futurs gouvernements de Russie Occidentale, n'en comprenait déjà plus que 111.000 en 1827.

Pratiquement inexistante en zone prussienne, intégrée à la classe équestre en Autriche, la petite noblesse n'a gardé son identité que sur les territoires de l'Ancien Royaume de Pologne où les décrets tsaristes ne l'atteignirent pas. C'est ainsi que l'ont peut encore constater de nos jours l'implantation de villages nobles aux traditions vivaces en Masovie et en Podlasie de l'Ouest. Madame Biernacka a mené de 1958 à 1961 une enquête historique et sociologique dans 27 de ces villages. Leurs habitants se distinguent de ceux des villages paysans environnants par des coutumes, des habitudes de travail qui leur sont spécifiques. Le gouvernement communiste devait tenir compte de leur singularité et leur construire des écoles distinctes. L'endogamie est de règle.

Le régime socialiste récent a produit certaines inversions. C'est ainsi qu'avant la guerre les jeunes paysannes gardaient le foulard sur la tête pour aller à l'église, alors que les jeunes nobles portaient un chapeau ; actuellement ce sont les nobles qui restent fidèles au foulard et les *wroblowna* (moineau, sobriquet des paysannes) qui suivent les modes citadines. Il en est de même sur le plan professionnel ; malgré son dédain pour toute activité extra-agricole, le petit noble, avant guerre, pressé par la nécessité, n'hésitait pas à effectuer des travaux d'appoint ou à exercer un métier artisanal ; il ne refusait qu'une seule chose : servir chez les paysans riches. Actuellement, le petit noble refuse de gagner de l'argent en dehors de sa propriété, il s'ensuit qu'il s'appauvrit par rapport à son voisin paysan. Quoi qu'il en soit, il semble que l'urbanisation soit le seul facteur de disparition de cette spécificité nobiliaire. Il est également à noter que, malgré les différences économiques, les petits nobles ont refusé, par solidarité, de bénéficier, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, du partage des grandes propriétés aristocratiques.

Métiers interdits, métiers réservés, mais aussi, pour les nobles de sang, « privilèges »

d'exercer tous les métiers même ceux réputés ignobles, l'ambiguïté des noblesses « populaires » européennes ne peut se satisfaire d'une conception brahmanique du pur et de l'impur. Bien mieux, alors qu'en Pologne, la noblesse correspond à la caste guerrière, les villages nobles étant villages de colonisation établis aux frontières de l'Est et l'appartenance noble se prouvant par l'appartenance à un clan héraldique sous la bannière duquel on se bat : en Espagne l'hidalgo est justement exempt de service militaire et payé à la place l'impôt de *la lanzas*. Il est bien sûr des temps différents et des changements dus aux exigences économiques mais il est permis de se demander si les compagnonnages de métiers n'ont pas non plus leur importance dans l'origine de ces noblesses.

Witold ZANIEWICKI

#### BIBLIOGRAPHIE.

BIERNACKA (Maria) *Wsie Drobnoszlachekie na Mazowsu i Podlasiu* (Les villages de la petite noblesse de Masovie et de Podlasie), Institut de la Culture matérielle de l'Académie polonaise des Sciences 1966.

LE VAILLANT DU BUISSON (Docteur), *Les verriers d'autrefois, les verriers d'aujourd'hui*.

Conférence faite à la jeunesse beauvaisienne le 10 novembre 1904.

MEYER (Jean), *Noblesses et pouvoirs dans l'Europe d'Ancien Régime* -Hachette Littérature? 1973.

ROBERT-GARILS (Elisée de) *Monographie d'une famille : la famille de Robert et les gentilshommes verriers de Gabre*  
Toulouse, 1899.

SOLANO (Thomas, Maza) *Nobleza, Hidalguia, profesiones y Oficios en la Montana, segun los Padrones del Catastro del Marqués de la Ensenada*, 4 volumes, Santander, 1953.

ZANIEWICKI (Witold H.) *La noblesse « populaire » en Espagne et en Pologne : un aspect ignoré des mentalités sociales*.Lyon, 1967.

ZANIEWICKI (Witold H.) *La noblesse « populaire » de la Montana*. Clermont-Ferrand 1976.